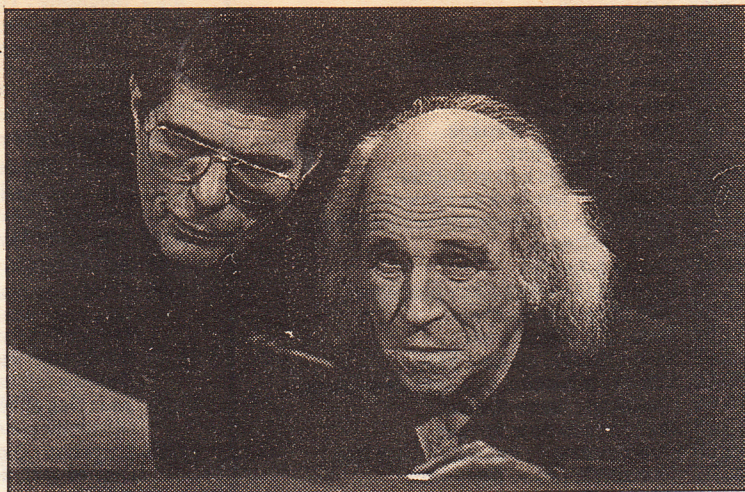


► AMOUR, ANARCHIE, LÉO FERRÉ 90 : FR 3, 20 h 35

GINIES/SIPA



Jean-Christophe Averty et Léo Ferré.

Le poète et le vidéaste

La rencontre Ferré-Averty, c'est un cri de passion et de colère passé à la table de mixage. Un véritable court-circuit qui déconcerte. Pourtant, malgré les étincelles, le courant passe.

ON n'a plus l'habitude de voir de vrais réalisateurs à la télévision. Passe encore pour les reportages, mais les portraits, talk-shows et variétés sont mis en images par d'honnêtes artisans dont la mission est de se faire aussi discrets que possible. L'invité avant tout, quand ce n'est pas le présentateur. L'écriture s'efforce d'être aussi « blanche » que possible. Dans un tel contexte, la rencontre Ferré-Averty n'apparaît que plus surprenante. « Amour anarchie », c'est un poète dont les rides ont creusé le visage vu par un professionnel de la vidéo qui s'assume ; c'est un cri de passion et de colère passé à la table de mixage. Un véritable court-circuit, qui déconcerte forcément. D'abord, on hésite, on se dit que ces deux-là n'étaient pas faits pour travailler ensemble. Ferré, pourtant, semble plutôt à l'aise. Il parle de son « ami » Averty, interprète pour lui quelques-unes de ses chansons, livre même un peu de ses chagrins et de ses joies. Malgré les étincelles, le courant passe.

Le poète est fidèle à lui-même. Seul devant la caméra, dans un dialogue avec le spectateur qui est en réalité un monologue, il parle, joue, hurle. Il a dans la voix toute la chaleur du Sud : on n'efface pas une naissance à Monaco, une adolescence à Bordighera et une retraite en Toscane. La Méditerranée module chacune de ses phrases. De temps en temps, Ferré s'énervé, histoire de montrer qu'il a toujours mauvais caractère. Il vomit sur Karajan, accusé de diriger son orchestre en playback ; ou bien il allume ostensiblement une cigarette, « un peu exprès, pour protester contre l'ordre moral. Comme si l'air que l'on respire dans la rue n'était pas pollué... »

En face il y a Averty, qui joue en virtuose des cassettes, des claviers et des consoles. Il commence très fort, par une succession de fondus où la silhouette de Ferré se superpose aux mains qui glissent sur le piano, tandis qu'éclate *Lorsque tu me liras*. Ferré adore ces litanies longuement déclamées. Les images d'Averty leur donnent une consistance supplémentaire.

Tout l'art du vidéaste tient dans cette « déréalisation » de ceux qu'il filme. Le monde extérieur n'est plus un décor où s'anime le chanteur, mais une référence plus ou moins intellectuelle. Lorsque Ferré chante l'île Saint-Louis, Averty se garde bien de montrer un quelconque cliché parisien. En fond, ce ne sont que des ondulations bleues et vertes. On pense à la mer, et c'est précisément ce que chante Ferré, cette envie de larguer les amarres pour rouler jusqu'à l'océan. Quelques fois,

Averty va plus loin. Plus aucune allusion aux êtres et aux choses : le personnage sur l'écran est une pièce dans un langage autonome qui fait de lui une ombre, une forme de lumière avant de l'ensevelir dans un défilé de songes électroniques.

Les procédés ne manquent pas. L'artiste n'a jamais les pieds sur terre, mais semble toujours miraculeusement suspendu entre des néons. Il est face à nous, mais déjà ailleurs, arrivant en flèche d'un autre coin de l'écran ; on le suivait de profil, mais c'est les yeux dans les yeux, en plan très serré, qu'il nous fixe. Ou bien, le voici projeté contre un kaléidoscope synthétique, frêle créature agrippée au piano, ondulant au rythme de sa propre musique, semblable à ces miniatures de terre cuite que façonnent les paysans du Sertao... La représentation suit sa propre logique, qui n'a rien à voir avec la réalité.

On risque parfois d'étouffer, dans ce monde à part. Lorsque Averty filme Tino Rossi, le résultat n'est guère concluant. Le charme du chanteur est rompu, écrasé, et la méthode Averty tourne à la démonstration rhétorique. Ce n'est pas le cas dans « Amour anarchie ». Les deux personnalités parviennent à s'équilibrer : l'une vers l'émotion, l'autre vers la recherche formelle. Lorsque Ferré attaque *le Bateau ivre*, sur la fin, l'entente parfaite est trouvée. Des éclairs venus d'on ne sait où font cligner un peu plus les yeux de l'artiste égaré. Passent les « lichens de soleil et les morves d'azur », des ombres, des formes qui ressemblent à des squelettes. Une hallucination : la mise en forme la plus réaliste qui soit de la poésie.

JEAN-LOUIS ANDRÉ

20 h 35 VARIÉTÉS

**Amour, anarchie,
Léo Ferré 90**

Un document surréaliste
de Jean-Christophe Averty.

21 h 50 MAGAZINE

Mille Bravo

20.35 Variétés :

Amour, anarchie, Léo Ferré 90.

Emission de Jean-Christophe Averty.

(Lire ci-contre l'article de Jean-Louis André.)